

# Voix et Visages

ASSOCIATION NATIONALE DES ANCIENNES DÉPORTÉES ET INTERNÉES DE LA RÉSISTANCE - 241, BD ST-GERMAIN, PARIS 7 - 551 34 14

## LA VICTOIRE DE L'AMOUR



A Rome, en ce début de matinée du 10 octobre, une foule innombrable se presse vers la place Saint-Pierre. Venus des quatre coins du monde, les pèlerins vont assister à la canonisation d'un prêtre polonais mort à Auschwitz. Parmi eux, des déportés : il s'agit de l'un des leurs, le premier dont l'exemple va recevoir cette consécration suprême, la reconnaissance de sa sainteté.

Bien plus, sur la demande de l'Eglise allemande, c'est comme martyr que Maximilien-Marie Kolbe sera inscrit dans le calendrier des saints. Et cette proclamation va se faire dans le lieu même (la colonnade du Bernin et la Basilique sont construites sur le cirque de Néron) où furent martyrisés saint Pierre et tant de chrétiens.

Tandis que se poursuivent les rites, que, prosterné, le pape Jean-Paul II invoque les compagnons célestes du père Kolbe, de la Vierge Marie à Thérèse d'Avila, une autre litanie monte au cœur des anciens concentrationnaires : les noms de leurs camarades luttant jusqu'au bout sous la torture et les coups, gazés, exterminés par la faim, mutilés par les expériences. Puis l'immense cohorte de ceux qui ont péri atrocement sans avoir compris pourquoi ni comment, familles entières jetées dans cette nuit d'angoisse, supprimées pour avoir simplement existé, petits enfants remplis de terreur, serrant des mains aimantes qui ne peuvent plus les protéger.

Nos compagnons de ténèbres sont avec nous dans cette douce lumière de l'automne romain. A nos lèvres se presse la question ; la leur, la nôtre : Pourquoi ? Le crime d'arracher à un être humain ses raisons de vivre et de mourir au nom de l'Etat, d'un parti, d'une nation, pour quelque cause que ce

## Un dernier devoir : écrire l'Histoire L'assassinat par les gaz sous le régime nazi

Lorsque j'ai entendu, le 2 juin 1981, au Palais de justice de Paris, l'avocat de Robert Faurisson déclarer que le chef du camp de Ravensbrück, le SS Schwarzhuber, avait été pendu pour un crime qu'il n'avait pas commis, j'ai véritablement vacillé... "Olga Wormser écrit qu'il n'y a pas eu de gazages à Ravensbrück, s'est-il écrié. Elle l'a écrit à Faurisson, et Schwarzhuber a été pendu pour un crime qu'il n'a pas commis".

En 1968, Olga Wormser n'avait pas affirmé qu'il n'y avait pas eu de gazages à Ravensbrück. Elle en doutait. Elle n'y croyait pas, faute d'avoir simplement lu de près les actes des procès et d'avoir confronté les témoignages. Mais ce qui est plus grave, c'est qu'elle a laissé entendre (p. 544 de sa thèse) que les femmes de Ravensbrück auraient inventé le mythe d'une chambre à gaz dans leur camp, lorsqu'elles apprirent l'existence des chambres à gaz d'Auschwitz, de la bouche des premières évacuées d'Auschwitz en janvier 1945. (Erreur, là aussi, car les femmes de Ravensbrück ont connu l'existence d'Auschwitz et de ses chambres à gaz dès l'automne 1942).

soit, ce crime fait-il partie pour toujours du patrimoine des hommes ? L'un des nôtres, ce prêtre justement, dont le portrait figure sur le péristyle de l'immense basilique, a répondu à la terrible question. Non par des mots, ou si peu. Il a répondu par l'amour, celui qui donna tout librement jusqu'à sa propre vie à un inconnu qui va être broyé par une monstrueuse volonté de puissance. Son geste royal a sauvé beaucoup plus que le pauvre Franciszek Gajowniczek, qui est présent d'ailleurs sur la place Saint-Pierre, tout bouleversé d'avoir reçu ce cadeau inouï : la mort d'un martyr. Le matricule 16670 a mis en échec le système nazi fondé tout entier sur l'asservissement et la haine. A Auschwitz même, la vie et la mort de Maximilien-Marie Kolbe, c'est la victoire de l'amour.

Geneviève Anthonioz

A peine sortie du Palais de Justice, accoudée au parapet du Pont St-Michel, il m'est apparu nécessaire et urgent qu'une monographie sur les gazages, hélas ! trop réels, de quelque 5 000 femmes et hommes de Ravensbrück fût écrite et publiée. Mais comment et avec qui entreprendre tout le travail de recherche nécessaire à l'établissement d'un fait historique dont il ne reste aucun document et aucun témoin direct vivant ?

J'hésitais encore sur la voie à suivre, lorsqu'une petite équipe d'anciens déportés autrichiens, allemands et français ont pris contact avec Germaine Tillion. Inquiets, comme nous, de constater combien de nombreux jeunes de bonne foi étaient ébranlés par les démonstrations savantes des "révisionnistes" tendant à prouver que les gazages d'êtres humains n'avaient jamais existé, ils avaient décidé de publier une documentation qui aurait trait exclusivement aux gazages de masse sous le régime national-socialiste. Nous vîmes là l'occasion inespérée de voir publiée l'histoire des gazages de Ravensbrück, et surtout de les voir replacer dans leur contexte historique : l'entreprise géante d'anéantissement des "sous-hommes" de l'Allemagne national-socialiste. L'A.D.I.R. s'est rapidement intéressée à ce projet ainsi que d'autres amicales, dont celle de Ravensbrück, bien entendu.

Les travaux sont déjà assez avancés : l'idée est de montrer comment les théories du social-darwinisme puis du national-socialisme sur la pureté de la race ont trouvé leur application logique dans l'élimination massive des "souilleurs de la race" :

1. Les malades mentaux et les enfants malformés, gazés dans 6 Centres "euthanasiques" à partir de 1939, 100 000 victimes, de nationalité allemande exclusivement.
2. Les familles juives et gitanes d'Allemagne et d'Europe occupée dans les installations de gazage de Pologne, Chelmno, Belzec, Sobibor et Treblinka.
3. Les familles juives, les "commissaires politiques" et les enfants d'asiles psychiatriques soviétiques dans des camions à gaz (S. Wagen), dans les territoires de l'Union Soviétique occupés par l'Allemagne.
4. Les prisonniers de guerre soviétiques et les familles juives et gitanes de toute l'Europe

408 4616

occupée, par millions, à l'échelle industrielle dans les grandes chambres à gaz d'Auschwitz.

5. Et enfin, pris dans les camps de concentration ordinaires, des ennemis politiques, des Juifs encore, des gitans et des milliers de pseudo-malades physiques et mentaux, des personnes âgées, des "asociaux" et des détenus de droit commun. Les victimes sélectionnées dans les camps de concentration ont été gazées, soit dans les installations de gazage des Centres "euthanasiques", soit dans de

petites chambres à gaz dans le camp même, soit encore dans de simples blocks barricadés.

Pour Ravensbrück, on tente de dresser actuellement les listes de départs de malades sélectionnées à partir des lieux suivants :

le <i>Jugendlager</i> .	n. de camions,	dates,
les blocks de malades,	"	"
les <i>Revier</i> ,	"	"
la tente,	"	"
Rechlin,	"	"

Les commandos particulièrement meurtriers comme Barth ou le "petit" Königsberg.

Si des camarades avaient conservé des notes personnelles indiquant des *dates* de sélection, des *dates* où des camions seraient venus chercher des malades et le *nombre* de ces camions, elles seraient gentilles de nous adresser une copie de ces notes. Nous les en remercions d'avance.

Anise Postel-Vinay

## Les enquêtes concernant l'Histoire de la Résistance et de la Déportation

Nous vous avons parlé au cours de notre Assemblée générale de 1981 des témoignages enregistrés auprès de quelques camarades par un jeune spécialiste de France Culture, témoignages qui devaient être archivés et faire l'objet d'un montage en vue d'une série d'émissions. Nous serons en mesure de vous donner des précisions à leur sujet lors de notre prochaine assemblée.

Nous vous informerons alors de la participation de l'A.D.I.R. aux différentes instances qui se préoccupent de l'Histoire de la Résistance et de la Déportation. C'est pourquoi, avant notre rencontre de février, il semble intéressant que vous connaissiez quelque peu ce que sont ces organismes et institutions.

En effet, de même que le concours de la Résistance trouve un écho grandissant auprès des jeunes élèves et de leurs professeurs, de même les années de la Deuxième Guerre mondiale suscitent l'intérêt d'un nombre de plus en plus grand de chercheurs, d'historiens et de sociologues.

Le Comité d'Histoire de la Deuxième Guerre mondiale, rattaché directement depuis sa création au Premier ministre, a été, le 1<sup>er</sup> janvier 1981, totalement intégré à l'Institut d'Histoire du Temps présent. L'I.H.T.P. est lui, rattaché au Centre national de la Recherche scientifique et son responsable est M. François Bedarida, directeur de recherche au C.N.R.S. Germaine Tillion et Geneviève Anthonioz font partie du Comité scientifique.

Les archives du Comité d'Histoire, qui comprennent les témoignages de nombre d'entre nous, ont été transférées soit à la nouvelle institution, soit aux Archives nationales, où elles sont accessibles aux chercheurs munis d'une autorisation.

Dans ce que j'ai pu observer, les séminaires, confrontent les historiens et leurs travaux aux témoins concernés qui ont été invités.

Bien entendu, l'Institut d'Histoire du Temps présent, comme son nom l'indique, ne traite pas que de la Deuxième Guerre mondiale, mais couvre toute l'Histoire de notre pays depuis 1938 : la vingtaine de chercheurs qui lui sont rattachés, assistés de correspondants départementaux (professeurs d'Histoire aussi bien du secondaire que du supérieur, archivistes...) travaillent, entre autres, sur l'Histoire économique et sociale (science, technologie et société — Histoire urbaine — Histoire de la décolonisation — Le phénomène associatif en France de 1930 à 1980...), l'Histoire orale (Histoire orale et Histoire des femmes, dont "La Femme et la Guerre"), Histoire de la Deuxième Guerre mondiale (Chronologie de la Résistance, presque achevée — Enquête sur la répression des menées antinationales à

la Libération — Enquête sur les problèmes de main-d'œuvre et le S.T.O. — Carte de l'Action (Résistance) et de la Souffrance, etc.). Comme vous voyez, certains de ces thèmes se recoupent entre eux et nous concernent à plus d'un titre.

Je ne vous cite ces différents thèmes que pour vous situer "notre histoire collective" dans la variété et la complexité d'un champ de recherche beaucoup plus vaste et vous montrer la précision des enquêtes menées.

Les projets qui sont actuellement envisagés au sein du ministère des Anciens Combattants nous concernent plus particulièrement, mais là aussi la "Commission de l'Information historique pour la paix" comprend onze sous-commissions qui siègent, par exemple, sur la guerre d'Indochine, sur la guerre d'Algérie ou sur la Déportation. La sous-commission "Internement et Déportation" regroupe autour de M. Serge Barcellini et ses collaborateurs les représentants des différentes associations de déportés et internés.

La jeune équipe qui l'anime, portée par le succès de la très belle exposition *Déportation* dont elle a été le promoteur et l'organisateur, (voir le n° 180 de *Voix et Visages*, mai-juin 1982), a un tout autre propos que celui des chercheurs de l'I.H.T.P. Pour elle il s'agit d'abord d'établir un inventaire de tout ce qui a non seulement été écrit, dit, collecté depuis notre retour sur la déportation dans le domaine public, mais aussi ce que chacun et chacune d'entre nous possède personnellement : dessins ou textes rapportés des camps ainsi que ceux que nous aurions produits depuis. Ce catalogue devrait comprendre aussi bien toutes les références aux émissions, ou bouts d'émission, de radio et de télévision enregistrés à propos d'anniversaires ou de tels ou tels événements, les publications, dépositions, expositions, musées, etc., que les documents privés que nous conservons précieusement.

Cet inventaire permettrait au ministère des Anciens Combattants de présenter une véritable banque de données à laquelle pourraient faire appel toutes les personnes qui souhaiteraient traiter de ces sujets.

Il va sans dire que ce projet, très ambitieux, nécessite des fonds importants, mais aussi de vastes locaux, si jamais l'inventaire devait être complété par une mise en archives, même partielle. Ce travail s'ajoutera aux dossiers de rapatriement qui sont la propriété du ministère, et qui n'ont, à notre connaissance, guère été exploités, sur le plan historique, que par Germaine Tillion ; la mise sur fiches du convoi des 57 000 entreprise par elle fut un énorme travail qui n'a pas encore abouti à une publication.

Plus facile à atteindre, et bien utile également, est l'objectif de la sous-commission : transmettre à toutes les associations de déportés et internés l'ensemble des informations susceptibles de les intéresser sur tout le territoire : publications, émissions, expositions, musées, conférences, cours et travaux de recherche, ce qui nous permettra de vous tenir au courant.

Par exemple, actuellement, même en se donnant beaucoup de mal, il est difficile de connaître les intitulés des cours d'Histoire des différentes universités parisiennes ; comment espérer savoir ce qui se passe en province dans le domaine où notre témoignage pourrait encore être sollicité. Pour ma part, je souhaiterais vivement que bien des camarades qui n'ont jamais eu l'occasion de s'exprimer apportent aussi leur concours à ce renouveau d'enquêtes.

En effet, l'usage du magnétophone est passé dans les mœurs, et il semble bien que l'enquête orale soit à la mode, alors que, il y a peu, nombre d'historiens récusait le témoignage oral comme contribution à l'Histoire. En tout état de cause, cette méthode, largement utilisée, est elle-même l'objet d'études que nous nous proposons de suivre dans la mesure de nos possibilités, pour mieux être à même de participer à la constitution de ces documents.

Cet exposé un peu aride des principaux cadres dans lesquels sont menées les enquêtes concernant l'Histoire de la Résistance et de la Déportation vous permettra, je l'espère, d'évaluer les différentes actions auxquelles l'A.D.I.R. se fait un devoir de participer et vous incitera, je l'espère aussi, à vous y associer très activement.

Denise Vernay

## INFORMATION

Dans *Résistance France*, le bulletin de l'Association nationale des Combattants de la Résistance (A.N.C.V.R.) nous avons relevé cette information :

"M. Jean Laurain, ministre des Anciens Combattants, tient à démentir formellement la rumeur selon laquelle le gouvernement envisagerait d'intégrer les pensions civiles et militaires d'invalidité dans les revenus imposables. Signé : Yvan Colin"

## On tirera les Rois...

... le dimanche 9 janvier au Foyer de l.A.D.I.R., 241, boulevard Saint-Germain, de 16 heures à 20 heures. Toutes nos camarades sont cordialement invités.

# Yvonne Oddon



Yvonne Oddon, notre camarade, notre amie, s'est éteinte à Paris le 7 septembre 1982. Selon son désir elle a été inhumée près des siens, dans un petit cimetière familial entouré de pins, au flanc de la montagne de Piémars, dans la Drôme. Un de ses compagnons d'enfance, le pasteur Jacques Martin, a dit les mots qu'il fallait dire.

Elle était née dans les Hautes-Alpes, à Gap, le 18 juin 1902, d'une famille protestante ; son père, officier de carrière sorti de Saint-Cyr, mourut de ses blessures peu de temps après la Première Guerre mondiale ; elle avait une sœur plus âgée qu'elle et un frère ; quelques heures avant son procès et sa condamnation à mort elle eut la douleur d'apprendre la mort de sa mère.

Avant d'être la résistante que nous avons connue, Yvonne fit partie de l'équipe novatrice qui, aux côtés du docteur Paul Rivet et de Georges-Henri Rivière, sortit de son sommeil l'antique garde-meuble du Trocadéro pour en faire (sous le nom de "Musée de l'Homme") le musée le plus moderne d'Europe. Elle en créa la bibliothèque, d'après un système de classement qu'elle était allée étudier aux Etats-Unis, et dès avant la guerre sa réputation professionnelle dépassait le petit cercle des milieux universitaires et scientifiques.

Yvonne était au Musée quand les Allemands entrèrent dans Paris et, avant même le retour de Boris Vildé (5 juillet 1940), elle était en rapport d'aide avec la chaîne d'évasion à laquelle sa voisine (Lucie Boutilier du Retail) consacrait tout son temps. Tout naturellement ses amis Anatole Lewitsky et Vildé se concertèrent d'abord avec elle pour "faire quelque chose".

Dans le désarroi et la douleur de ces premières heures de l'occupation, d'autres groupes naissaient un peu partout en France et en Belgique, et très vite il leur fallut s'entraider pour être efficaces ; lorsque ces rapprochements se produisirent dans les milieux universitaires parisiens, Yvonne fut une de leur première boîte aux lettres.

Parmi les groupes de la première heure qui comptèrent le plus pour elle, il y eut d'abord celui qui, animé par notre camarade Sylvette Leleu, commença avant même l'armistice à organiser des évasions derrière les lignes allemandes — tous ses membres furent condamnés en même temps qu'Yvonne. Citons aussi ceux auxquels j'ai participé, fédérés par le colonel de La Rochère et le colonel Hauet, car ce fut l'écriture du colonel de La Rochère, identifiée sur les papiers détenus par Yvonne qui lui valurent une condamnation à mort pour "intelligence avec l'ennemi" ; citons aussi celui qui, autour de Jean Cassou, Claude Aveline, Marcel Abraham, Simone

Martin-Chauffier, (parmi eux notre camarade Agnès Humbert) entreprit de rédiger des tracts. Le "groupe d'écrivains" fut très vite en rapport avec Boris Vildé et sous l'impulsion de celui-ci les tracts devinrent le journal *Résistance*, dont le premier numéro (rédigé en août et septembre 1940) fut imprimé le 15 décembre. (Il y eut un dernier numéro dont j'ai oublié la date ; il fut écrit et diffusé par Pierre Brossolette après les arrestations de toute la première équipe.)

Le plus ancien des rapports que le traître Albert Gaveau remettait à ses employeurs (les officiers de l'Abwehr) portait, paraît-il, la date d'octobre 1940. Ces rapports furent établis quinze mois plus tard au cours du procès, avec une parfaite désinvolture.

En janvier 1941, première alerte dans le groupe des avocats : Albert Jubineau est interrogé par la police allemande, René-Georges Etienne est arrêté ainsi que Léon-Maurice Nordmann (ce dernier au cours, apparemment, d'un contrôle d'identité, mais en réalité à un rendez-vous avec Gaveau). La seule accusation que la police allemande pouvait prôner était de figurer sur une liste de gens à qui pouvait être adressé le journal *Résistance*.

Le 10 février 1941 ce ne fut pas l'Abwehr mais la Gestapo qui vint arrêter Yvonne Oddon, Lewitsky et René Creston. Entre-temps, deux employés du Musée de l'Homme (Fedorowski et sa maîtresse Erouckowski) les avaient tous dénoncés, mais sans preuves. Boris Vildé et Pierre Walter étaient alors en zone dite libre ; Boris Vildé fut arrêté à un rendez-vous avec Gaveau, Pierre Walter et notre camarade Jacqueline Kelley également. Après les arrestations l'Abwehr ouvrit ses dossiers à la police S.S. mais ils n'étaient pas encore assez "mûrs", ce qui sauva de nombreuses filières du réseau.

Nos camarades furent tous emprisonnés au Cherche-Midi, prison vétuste et sale aujourd'hui disparue ; ils y trouvèrent Jean-Pierre (le commandant d'Estienne d'Orves) et, en criant un peu sous les portes pendant que les gardiens déjeunaient, ils se communiquaient entre eux des nouvelles. Les "anciens" et "anciennes" encore vivants se souviennent des chansons qu'Yvonne composa pendant cette période.

Un an plus tard, le procès eut lieu — un des rares procès où les résistants eurent droit à des juges et à des avocats. Les militaires allemands s'étaient donnés un an pour le préparer, et toutefois le président du tribunal, le capitaine Roskopen, fit cette remarque : "Cette affaire devrait s'appeler l'Affaire Gaveau car nous n'avons rien su en dehors de ce qu'il

*La Société des Amis du Musée de l'Homme désire rassembler dans le musée, le 28 février 1983, les collaborateurs du Dr Paul Rivet qui puissent porter témoignage sur leurs anciens tombés en première ligne : les Résistants de 1940, et rendre hommage à cette occasion à Yvonne Oddon ainsi qu'aux chercheurs et agents du Musée fusillés ou déportés par les autorités d'occupation.*

*A cette cérémonie, placée sous le patronage du ministre de l'Education nationale, compagnon de la Libération, nous sommes invitées à participer.*

nous a dit" — et ils surent tout dès le premier mois.

Un peu avant le procès j'ai connu la famille d'Yvonne, si proche d'elle, si digne d'elle. Presque chaque soir je rencontrais sa sœur Hélène et nous échangions les informations que nous avions glanées. Par elle j'ai su que notre ami Lewitsky, cet homme de science que tout le monde aimait au Musée, était revenu le visage en sang de ses interrogatoires ; par moi elle apprit dans la nuit du 22 au 23 février 1942 que nos camarades seraient fusillés le soir même : un inconnu, des sanglots dans la voix, m'avait téléphoné vers minuit pour me demander d'avertir les familles. Je n'ai pas su son nom, mais seulement qu'il était un ami de Nordmann.

Le 23 février 1942, un lundi, les sept hommes furent fusillés au Mont Valérien. Il gelait si fort que la voiture cellulaire ne put remonter la pente, et c'est à pied, menottes aux mains, en soutenant le grand blessé qu'était Andrieu, qu'ils firent ce dernier trajet. Moururent ce jour-là d'abord le petit Sénéchal qui n'avait pas dix-huit ans, Jules Andrieu, Georges Ithier, Léon-Maurice Nordmann, puis Boris Vildé, Anatole Lewitsky et Pierre Walter.

Les femmes condamnées à mort ne furent pas graciées mais déportées — avec l'étiquette "exécution suspendue" — d'abord dans les forteresses d'Anrath, de Lübeck et de Cottbus, puis à Ravensbrück dans le block dit N.N.

C'est là que beaucoup d'entre nous ont connu Yvonne, son courage calme, sa rigueur morale, son humour... Nous savions toutes qu'elle était de celles sur lesquelles on pouvait compter *dans n'importe quelles circonstances*.

Yvonne fut libérée par la Suisse, avec les survivantes de Mauthausen ; gravement atteinte d'asthme et de bronchite chronique, elle employa dès lors sa grande expérience de la muséographie dans les cadres de l'Unesco. Elle était commandeur de la Légion d'honneur, croix de guerre avec palmes, officier de la Résistance et membre du conseil d'administration de notre Association de Déportées et Internées de la Résistance.

Un excellent historien américain, Martin Blumenson, a écrit un livre où il parle longuement de l'activité d'Yvonne dans la Résistance ; la traduction française a été malheureusement intitulé *Le Réseau Musée de l'Homme* (Ed. du Seuil). En fait, ce n'est pas l'histoire d'un réseau mais celle des victimes d'une trahison.

Germaine Tillion

## Claudie Michel

C'est un jour de juin 1944 que j'ai vu arriver Claudio à Zvodau. Nous sommes tombées dans les bras l'une de l'autre, riant et pleurant à la fois. Ensemble nous étions au lycée de Montpellier, ensemble nous allions partager la misère des camps.

Elle avait été arrêtée avec son père après avoir servi très courageusement dans le réseau auquel ils appartenaient. Blonde et frêle, on avait envie de la protéger, mais nous gardions toutes le souvenir de son courage, de sa dignité devant "Attila", notre Kommando-Führer, qui l'avait sauvagement battue.

Après son retour, elle reprit ses études et obtint son doctorat de Droit. Elle était

conservateur en chef de la bibliothèque du Conservatoire national des Arts et Métiers.

Cruellement la maladie l'a frappée et courageusement elle a fait face sans jamais inquiéter sa fille Hélène, qu'elle adorait, et sa vieille maman, toujours à Montpellier. Un soir du mois d'août 1981, toujours aussi courageusement elle s'est endormie, nous laissant dans la tristesse, mais aussi dans la douceur de son souvenir.

Je laisse la place à Marie-France, qui a beaucoup été près d'elle durant les derniers mois de sa vie.

Andrée Astier-Bès

Ce fut dans le courant du mois de juillet 1980 que j'accompagnai à l'hôpital Ambroise Paré Claudie, qui se sentait très fatiguée et avait interrompu son travail depuis plusieurs semaines. Ses cheveux grisonnants, la lenteur de son pas me seraient le cœur. Nous devions apprendre bientôt qu'elle souffrait non d'une pleurésie, ainsi qu'elle le pensait, mais d'une rechute de la maladie qui avait nécessité, bien des années auparavant, l'ablation d'un sein.

Après un séjour assez bref à l'hôpital, elle fut autorisée à rentrer chez elle, auprès d'Hélène, pour y suivre à intervalles réguliers des séances de chimiothérapie coupées de courts séjours au Touquet.

Je l'ai vue souvent au cours de cette année. Je l'entraînais dans des projets d'avenir, elle envisageait de se remettre à faire du sport, de s'initier à la graphologie... Je la trouvais mieux et reprenais espoir ; il semblait que le pénible traitement produisait son effet.

Au printemps suivant, elle s'inscrivait dans un centre de travail bénévole situé près de son domicile... pour peu de temps, hélas ! car dès le mois de mai de violentes douleurs la reprirent, dans la hanche cette fois, et l'on crut tout d'abord à une sciatique banale. Après de nouveaux examens, elle fut hospitalisée à Villejuif dans le courant du mois de juin. Sa mère rentra de Montpellier afin de venir la voir chaque jour, d'abord à Villejuif, puis dans une maison de repos de Ris-Orangis où Claudie fut transférée au début de juillet.

Je la vis régulièrement jusqu'au dernier jour de ce mois. Elle plaisantait encore, bien qu'elle fût informée de son état... Elle devait s'éteindre dix jours plus tard entre sa mère et Hélène, aussi parfaitement digne jusqu'au dernier moment qu'elle l'avait été au cours de sa captivité, puis dans le déroulement de sa vie professionnelle. Son départ laisse un vide à toutes celles qui l'ont connue et qui ont pu estimer sa droiture et ses qualités morales et intellectuelles.

Marie-France Ranchon

## Céline Rycroft



Vendredi 12 mars dernier, en l'Eglise de Saint-Germain d'Argentan, une foule nombreuse et recueillie défile silencieusement devant un cercueil portant une tenue rayée de déporté et un coussin où sont fixées la croix de

Chevalier de la Légion d'Honneur, la croix de Guerre 39-45, la croix du Combattant Volontaire de la Résistance et la médaille des Déportés. C'est le dernier hommage rendu à Mme Céline Rycroft décédée dans sa 94<sup>e</sup> année. Une longue vie marquée par l'engagement dans la Résistance et la terrible épreuve de la déportation dans les camps de la mort.

Dans les années 1943-1944, la maison de Mme Rycroft à Argentan, sert d'abord de "boîte à lettres" pour les organisations clandestines de la Résistance de la région. C'est aussi un lieu d'hébergement et de refuge pour toute personne dans la clandestinité. C'est ainsi qu'au printemps de 1944 y séjourne pendant plusieurs jours le général Allard (alias "Arthur"), chef de l'armée secrète, et qu'il y réunit les grands responsables de la Résistance de toute la région. Il échappe de justesse à la Gestapo, mais le 17 mai 1944 Mme Rycroft et ses deux fils sont arrêtés en même temps que de hauts responsables de la Résistance d'Argentan, Xavier Vimal Du Bouchet, le Dr Couinaud, M. Duguey, principal du Collège, Albert Barrière et Moreau.

Internée d'abord à la prison d'Alençon où elle résiste courageusement aux interrogatoires de la Gestapo, Mme Rycroft est déportée dans les camps de Ravensbrück et de Sachsenhausen. Elle y retrouve un certain nombre de résistantes ornaises.

L'une d'elles, Mme Comte-Paysant, au nom de ses camarades de déportation, a, ce vendredi-là, porté témoignage de la conduite exemplaire de Mme Rycroft en ces termes :

"Le témoignage d'une camarade de déportation, de sa génération et de son commando de travail, aurait été tout autre, plus précis, mais, j'en suis intimement persuadée, identique, parce que le rayonnement de la personnalité de Mme Rycroft était constant.

"Mme Rycroft était une "Dame" et c'était cette dame au port très droit que je retrouvais le soir, au block, dans le coin des Françaises.

"Mme Rycroft au camp c'était cette stature haute et droite, le chignon toujours soigneusement agencé malgré notre misère.

"Et qui, parmi ses camarades, ne se souvient de son sourire indicible ?

"Pour échapper à l'avilissement, à la dégradation à laquelle nous étions vouées, elle parlait des joies toutes simples de sa vie de liberté ; de la fête des jonquilles à Saint-Dié ou à Gérardmer, par exemple... et l'or des fleurs du souvenir éclairait le coin des Françaises.

"A nous deux, elle et moi, nous avions un "secret" : chaque soir nous disions ensemble la prière scout. Une prière qui est tout un programme de vie : "...Apprends-moi à être généreuse... à combattre sans souci des blessures... à donner sans compter...".

Je n'ai compris que beaucoup plus tard que, chaque soir, avec cette prière, elle était en harmonie de pensée avec ses garçons, qui la lui avaient apprise.

Mme Rycroft, au camp, c'était une dame pleine de dignité, qui ne paraissait pas demander à notre vie là-bas, si misérable, plus qu'elle ne pouvait donner. Elle savait faire face. Car elle avait, au plus profond d'elle-même, une sérénité que nul ne lui pouvait enlever.

Elle m'a dit un jour, longtemps après notre retour : "Vous savez ma petite Françoise, s'il

nous a été donné la grâce de revenir de là-bas, c'est que nous avions encore quelque chose à faire."

C'est là, sans aucun doute le message que nous nous devons de garder, auquel nous devons répondre, nous qui l'accompagnons ce soir, en lui disant : "Au revoir, madame Rycroft."

Françoise Comte

## Marcel Paul

Notre présidente et plusieurs de nos camarades, précédées du drapeau de l'A.D.I.R., étaient présentes, au milieu d'une foule considérable à l'inhumation de Marcel Paul, président-fondateur de la Fédération nationale des Déportés et Internés résistants patriotes, décédé le 11 novembre dernier.

Avec lui disparaît un grand résistant, ancien député et ancien ministre de la Production industrielle dans le premier gouvernement du général de Gaulle.

Né en 1900, il était un enfant de l'Assistance publique. Combattant et fait prisonnier en 1940, il s'était évadé et avait rejoint la Résistance en fondant l'O.S., organisation spéciale de combat du parti communiste. Arrêté le 13 novembre 1941, il fut envoyé à Auschwitz, puis à Buchenwald. Là, il organisa des groupes d'action constitués de déportés de toutes les nationalités dont la mission était soit de résister aux S.S., soit de les attaquer le jour venu, afin de libérer eux-mêmes leur camp.

Après la guerre, il fonda avec Frédéric Manhès la F.N.D.I.R.P. dont il s'occupa activement et de tout son cœur jusqu'à sa mort. Ses camarades et tous ceux qui l'ont connu se souviennent de son sourire, de la chaleur de son accueil et de sa générosité en particulier à l'égard de ceux qui étaient malades ou en difficulté. Officier de la Légion d'Honneur, il était aussi président de l'Amicale et du Comité international de Buchenwald-Dora.

Nous présentons nos condoléances à nos camarades de la F.N.D.I.R.P. et les assurons de la grande part que nous prenons à leur deuil.

## Vie des sections Section Allier

L'exposition *Il y a 40 ans, la Résistance*, présentée pour la première fois au Centre Georges-Pompidou, dans la réalisation de laquelle l'A.D.I.R. avait joué un rôle prépondérant, exposition devenue itinérante, a effectué sa première étape au Centre culturel de Vichy entre le 7 et le 16 novembre, sous l'égide du maire, du conseil municipal et de l'Office départemental des Anciens Combattants.

Les associations d'Anciens Combattants, déportés et résistants y ont naturellement apporté leur concours et en particulier notre déléguée, Maggy Degeorge qui, entre autres, a fait bénéficier les visiteurs de ses commentaires. De très nombreuses personnalités étaient présentes à l'inauguration de cette manifestation qui a remporté un grand succès : plusieurs journaux locaux lui ont consacré des articles, 745 adultes sont venues la voir et 649 élèves d'écoles diverses.

## Chronique des livres

### Jean Cavaillès : un philosophe dans la guerre, par Gabrielle Ferrières Le silence de Jean Cavaillès

Il n'est peut-être qu'une seule façon de ne jamais oublier : elle paraît proche d'un serment formulé secrètement.

Pourquoi la figure ombrageuse de Jean Cavaillès me semble-t-elle dessiner ce serment sans geste ni publicité ? Le livre de Gabrielle Ferrières est, sur ce point, un livre précieux et même unique. Unique aussi par la main de celui qui, voici deux ans, me le donna à lire : Wladimir Jankélévitch. L'ouvrage avait paru trente ans plus tôt ; il était oublié. Un lecteur d'une tout autre génération y découla peut-être un idéal voisin de celui qui anima les années 70. Je proposait à Gabrielle Ferrières de rééditer son livre aux Editions du Seuil. Elle accepta mais non sans en revoir, en corriger les pages. Puis-je dire qu'elle sut en accroître la tension et la lucidité ?

Il dit, ce livre\*, ce qu'un simple biographe n'est pas toujours en mesure de découvrir. Il dit aussi ce qu'un homme n'est jamais en droit d'énoncer ou de laisser entendre sur lui-même, à moins de complaisance ou d'idolâtrie.

A quoi donc en effet se réfère cet ouvrage ? Osons en faire la mention : à l'absolu.

Tôt, déjà, Cavaillès en manifeste le goût, l'attraction. Adolescent, il prie la nuit et songe ardemment à la mort. Déjà, elle voisine, déjà elle se présente, non comme un danger, un risque, mais bien plus : comme une vérité inexpugnable de l'esprit, et une vérité qui n'est pas un terme. Avec Cavaillès, nous ne sommes pas en face d'un pathos sur la tristesse de la vie, sur la mort qui arrive inexorablement. Non, on dirait plutôt qu'elle pousse au devoir cette mort, au devoir d'être, de vivre, et vivre dignement. Elle épure tout, telle un rayon lumineux traversant un miroir optique. Tout se concentre et brûle à une vitesse vertigineuse.

Cette soif ne le quittera jamais. Mais à quoi tient-elle ? A rien... Ou, alors, à tout ! Au père de Jean Cavaillès, officier d'active dévoué et passionné, aux hérédités huguenotes de cette famille, à cette mère née au milieu de l'Océan indien sur un bâtiment de la marine anglaise, à cette sœur aussi — Gabrielle Ferrières — captive de ses émotions.

La suite ne dément rien. Premier au concours d'entrée à l'Ecole Normale supérieure, en 1923. Philosophe — son œuvre trop courte sera saluée avec éclat par Bachelard, Canguilhem —, il s'attache à une entreprise ardue : réfléchir la logique, établir plus avant une philosophie des sciences, du nombre. Quelle aridité que cette démarche qui, apparemment, se tient volontairement en dehors de l'Histoire, de l'Humain, de l'Inconscient. Toutes ces catégories du XX<sup>e</sup> siècle paraissent absentes. D'une certaine manière, c'est vrai. Mais ce siècle n'a-t-il pas fouillé comme un vilain groin dans le cœur des hommes ?

(\*) Jean Cavaillès : un philosophe dans la guerre. 1903-1944. Postface de Gaston Bachelard. (Editions du Seuil).

Dans un texte difficile : *Sur la logique*, Cavaillès écrit : "S'il y a conscience des progrès, il n'y a pas progrès de la conscience (...). Ce qui est après est plus que ce qui est avant (...). Il y a en lui plus de conscience". Mais il ajoute : "Et ce n'est pas la même conscience". Ceci encore : "Le progrès est matériel". Comme il apparaît à contre-courant ! ne cédant pas à la pression générale qui, en vue d'une hiérarchie et d'un progrès des connaissances, a engagé une bataille sans merci où l'Histoire, la Liberté sont invoquées, revendiquées, et vont même jusqu'à justifier toutes les mises à mort.

Survient la guerre. Encore, il est en France un des quatre ou cinq fondateurs des premiers mouvements de Résistance — le sait-on assez, de cet homme qui n'appartenait à aucune chapelle, aucun groupe, aucun clan ? Il avance, ce philosophe, avec des explosifs en poche, aventurier d'un ordre qui ne dira jamais son nom. On doit encore au livre de Gabrielle Ferrières de nous faire ressentir ce moment, ce grand passage entre la pensée pure et l'action, le danger, la Résistance ; en janvier 1944, il est condamné à mort et exécuté par les Allemands.

Aujourd'hui où les lèvres de ce combattant sont à jamais scellées, on découvre que de son vivant déjà il parlait peu. Il souffrait trop, sans doute. Il avait trop à faire, et de manière urgente. Mené, mais par quoi ? Il ne le dira pas. Mais c'est à ce silence — si essentiel qu'il en paraît presque inhumain — que nous devons peut-être, aujourd'hui, de nous sentir aussi fortement interpellé. Alors cette ombre nous frôle et nous fait frissonner.

Jean-Pierre Barou,  
directeur de collection aux Editions du Seuil.

### De Fresnes à Ravensbrück par Charlotte Serre

Sous ce titre notre camarade Charlotte Serre vient de faire paraître à la Guilde des Lettres une conférence faite il y a un an.

On ne saurait trop recommander de faire lire cette plaquette autour de soi et en particulier à la jeunesse, car, en une cinquantaine de pages écrites avec une grande sensibilité, on y trouve une peinture très juste de l'itinéraire d'une résistante depuis le début de son action jusqu'à la prison et la déportation. Ceux qui ont du mal à se représenter la vie dans un camp y trouveront aussi des explications claires sur les colonnes de travail, les appels, la vie des travailleuses (de jour et de nuit), des *Verfügbar*, des *Innendienst*, des *Revier*, des sélections pour la chambre à gaz, etc.

L'idéal et la fraternité qui permettront finalement à Charlotte de survivre sont malgré tout présents à chaque page dans ce petit livre qui invite le lecteur à ne jamais oublier mais aussi à ne jamais céder au désespoir.

## Lettre de Pologne

Voici la lettre par laquelle une camarade de Ravensbrück, médecin dans une ville de Pologne, qui est venue cet été à Paris et a été reçue à l'A.D.I.R., nous remercie non seulement pour l'action de "Noël en Pologne", mais pour les dons en vêtements et en aliments qui lui ont été faits lors de son passage à l'A.D.I.R. et qu'elle a pu rapporter en Pologne et distribuer dans sa ville.

Chères camarades,

Notre séjour ensemble au camp de concentration nous a appris que l'amitié permet de vivre les plus durs moments et les plus grandes épreuves.

C'est pourquoi votre "Noël pour la Pologne", votre main tendue vers nous avec les paquets, votre présence à nos côtés et votre amitié nous ont permis de redresser la tête et de reprendre espoir après le coup d'Etat du 13 décembre 1981.

Nous sommes déjà vieilles et nous avons eu la vie tellement dure que nous n'avons plus assez de force pour la lutte quotidienne si nécessaire chez nous. Votre aide fraternelle est pour nous comme l'appel du clairon des matins de notre jeunesse qui nous rappelle notre combat commun pour ces valeurs que sont la liberté et la dignité de l'homme.

Votre amitié, votre solidarité nous aident à continuer la lutte pour la victoire de "Solidarité" en Pologne.

Au nom de l'Association des Anciens Combattants de Solidarité.

## Marathon du souvenir

Un groupe d'aviateurs britanniques nous avait précédées dans notre voyage au pays basque. Déjà l'an dernier le squadron leader David Holliday avait organisé un "marathon" de Bruxelles à St-Jean-de-Luz qui avait connu un grand succès. Il a été renouvelé cette année avec quelques variantes sous le nom de *Marathon international du Souvenir 1982*. Cette fois, outre les marcheurs, il y avait un car de vétérans, membre de la Royal Air Force Society (dont nous avons parlé dans le n° 176 de notre bulletin) accompagnés de leurs épouses, et de membres du réseau Comet.

Reçus à l'Hôtel de Ville de Bruxelles, ils s'arrêtèrent ensuite sur la crête de Vimy, près d'Arras, où quatre terribles batailles se livrèrent durant la guerre de 1914-18, puis dans de petits villages où l'accueil fut toujours chaleureux.

Salués au Mont Valérien par le Père Riquet, ils déposèrent le lendemain une couronne de coquelicots à la lisière de la forêt de Fretéval, où 158 aviateurs de plusieurs nationalités se cachèrent en 1944 pendant trois mois. Deux d'entre eux faisaient partie du pèlerinage et prirent des surgeons de chêne pour les replanter en Angleterre et en Ecosse.

A Saint-Jean-de-Luz, aboutissement de leur parcours, un dîner dansant fut donné en leur honneur à côté de leur hôtel et ils eurent la joie de retrouver Cattalin Aguirre toujours aussi vaillante. Le lendemain, une messe d'actions de grâces dans la pittoresque église de Ciboure, une randonnée en montagne et un dîner d'adieu clôturèrent cette sympathique rencontre du souvenir et de l'amitié.

# L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

aura lieu le samedi 26 février 1983

6, rue Albert-de-Lapparent, 75007 Paris ( métro Ségur )

Samedi 26 février à 15 heures : réunion de l'assemblée générale.

A 18 h 30 : cérémonie à l'Arc de Triomphe. Rassemblement à 18 h 15, Champs-Elysées, angle de la rue Balzac.

A 19 heures : cocktail, probablement au restaurant de l'Assemblée nationale, 126, rue de l'Université.

Prix : 110 F (Prix de l'autobus : 25 F)

Dimanche 27 février, à 10 h, départ en car du Foyer de l'A.D.I.R. pour Compiègne (prix du car : 35 F) où aura lieu une cérémonie,

suivie d'un déjeuner. Lire ci-dessous la documentation et le programme de la journée.

Prix du déjeuner au mess des officiers : 100 F que nous demandons de bien vouloir régler à l'entrée et en espèces (ceci nous est demandé par les autorités militaires).

L'après-midi : visite du carrefour de Rethondes. Retour à Paris entre 17 h 30 et 18 h.

S'inscrire avant le 30 janvier 1983.

## ÉLECTIONS

Conformément aux statuts, l'assemblée devra procéder au renouvellement du tiers des membres du conseil d'administration.

Les membres sortants cette année sont : Denise Côme, Marie-Louise Payen, Germaine de Renty, Germaine Tillion, Jacqueline Rameil.

## COTISATION ET POUVOIRS

Nous serions reconnaissantes à toutes nos camarades de bien vouloir s'acquitter avant l'Assemblée générale de leur cotisation 1982 (montant minimum 50 F) auprès de leur déléguée ou de l'A.D.I.R., C.C.P. : Paris D.5266-66.

Les camarades qui auraient déjà réglé leur cotisation avant la réception de ce bulletin voudront bien nous excuser de leur adresser ce rappel.

## Rencontre à Royallieu

Cette année, qui ne verra pas de rencontre interrégionale, nous avons pensé compenser cette absence en nous réunissant le 27 février, lendemain de l'Assemblée générale, en un lieu qui, malgré la majesté de son nom, fut l'anti-chambre des camps de concentration. Plus de 200 convois partirent en effet de ce centre de triage pour Buchenwald, Auschwitz, Dachau, Mauthausen et Ravensbrück. Le premier partit le 25 avril 1941, le dernier le 8 août 1944. Un des derniers, qui eut lieu le 2 juillet 1944, fut surnommé le "convoi de la mort". Il transportait 2 850 patriotes, dont 131 seulement arrivèrent à Dachau.

Pour nous, membres de l'A.D.I.R. nous commémorons là un quarantième anniversaire, car c'est le 27 avril 1943 que partit de Compiègne vers Ravensbrück le premier convoi important de femmes, au nombre de 213, qui furent immatriculées parmi les "19 000".

"Dès le début, le rythme des départs s'accéléra, écrivions-nous dans *Les Françaises à Ravensbrück*, passant d'une vingtaine en 1943 à plus de 80 en 1944, totalisant un effectif d'environ 7 000 femmes au cours de l'année". Le plus important : 957 prisonnières, quitta Compiègne le 31 janvier 1944 à destination de Ravensbrück. C'est le convoi des "27 000".

Au total, 55 000 personnes, hommes, femmes et enfants, furent internés à Royallieu et

48 000 furent envoyées dans les camps de la mort.

Le dimanche 27 février, nous assisterons là à une courte cérémonie avec une participation militaire et celle de représentants des trois cultes : catholique, protestant et juif. Nous irons ensuite déjeuner au mess des officiers.

Après le déjeuner nous nous rendrons à environ six kilomètres de Compiègne, au carrefour de Rethondes, ou clairière de l'Armistice, un rond-point de 104 mètres de rayon, ménagé en 1919 au milieu de la forêt à l'endroit où fut signé, le 11 novembre 1918 entre le maréchal Foch et les plénipotentiaires allemands, l'armistice qui mettait fin à la guerre de 1914-1918. Pour commémorer la défaite allemande, une dalle de 8 mètres sur 6 fut placée au centre de la clairière le 11 novembre 1922. Elle fut enlevée par les Allemands en 1940. Retrouvée en morceaux dans la zone d'occupation soviétique, elle a été reconstituée et remise en place le 11 novembre 1946.

Quant au fameux wagon de l'Armistice, il fut transporté en Allemagne en 1940 et détruit par les bombardements de Charlottenburg. Le 11 novembre 1950, un autre wagon du même type a été replacé dans la clairière sous un abri identique et au même endroit que le wagon originel.



## Attention !

*Nous demandons à nos camarades ayant appartenu aux différents convois partis de Compiègne de bien vouloir nous préciser lequel en s'inscrivant et de porter un badge indiquant leur numéro d'immatriculation.*

## CARNET FAMILIAL

### NAISSANCES

Charlotte Goujon, arrière-petite-fille de notre camarade Suzanne Goujon. Langeais, 16 avril 1982.

Alexandra Niceron, petite-fille de notre camarade Andrée Larrieu. Chambray-les-Tours, le 30 janvier 1982.

Joëlle, petite-fille de notre camarade Sergine Nouet. La Celle-Saint-Cloud, le 24 octobre 1982.

### DÉCÈS

Notre camarade Germaine Aylé, secrétaire du Réseau du Souvenir, est décédée. Paris le 2 novembre 1982.

Notre camarade Madeleine Bosment est décédée. Hayange, septembre 1982.

Notre camarade Andrée Collet, née Lyvet, est décédée. Ruffieu (Ain) troisième trimestre 1982.

Notre camarade Andrée Schadelé est décédée. Colmar, septembre 1982.

Notre camarade Eugénie Stich, née Huber, est décédée. Strasbourg, octobre 1982.

Notre camarade Marcelle Baudron, née Lecerf, est décédée. Troisième trimestre 1982.

Antoine Gaggani, 12 ans, petit-fils de notre présidente Geneviève Anthonioz-De Gaulle, est décédé. Montreuil, le 6 décembre 1982.

Directeur-Gérant : G. ANTHONIOZ  
N° d'enregistrement à la  
Commission paritaire : 31 739

GROU-RADENEZ & JOLY IMPRIMEURS - 260 37 37 - PARIS 6